

*La victoire, aux Echecs, appartient  
à celui qui commet l'avant-dernière  
erreur.*

Grand-Maître S. TARTAKOVER

Le zinc du comptoir renvoyait les images déformées du « Troubadour » que Gaspard observait, la rétine aux aguets, attentif à chaque mouvement, entièrement absorbé par ce spectacle.

Un rayon de soleil hivernal lui chatouillait la peau, sur une surface infime de l'avant-bras, mais Gaspard méprisait pour l'instant la cuisson douloureuse, repoussant jusqu'à l'extrême limite le moment où, frottant de sa main libre l'épiderme surchauffé pour en chasser la brûlure, il mettrait en action une quantité de petits muscles endormis et s'arracherait ainsi à son immersion contemplative comme on jaillit hors des flots pour se remplir les poumons d'air, d'un seul coup d'un seul.

Il allait pourtant s'y résoudre lorsque, claquant avec la sécheresse d'un fouet qui se détend, une main en forme de battoir percuta son épaule. Le choc lui fit l'effet d'un détonateur. Son tronc, comme actionné par un mécanisme invisible agissant hors de sa conscience, venait de lui faire faire à demi volte-face vers l'agresseur.

Victor croisa son regard un instant, surpris par la vivacité du mouvement presque plus encore que Gaspard l'avait été lui-même par l'attaque impromptue. Ayant parcouru le demi-cercle qui le séparait de la chaise située face à Gaspard, il s'en saisit d'une main ferme et manipula la partie arrondie du dossier dans cette serre improvisée, pour faire pivoter le siège et s'y asseoir, le dos dans le vide et les coudes appuyés comme sur un prie-dieu.

Au même moment, le transistor collectif, plus ponctuel qu'un coucou helvétique, entonna sa litanie entêtante comme un mauvais parfum :

*Le blé pousse sans qu'on l'y pousse  
Et seuls les maux sont éphémères.  
Chaque chose est à sa juste place :  
L'innocence a les mains pleines,  
Les cages ne s'ouvrent jamais,  
Nous vivons dans un monde parfait.*

Une pensée commune dût animer Gaspard et Victor, à cet instant, qui les fit soupirer de conserve. Le vieux monde n'existait déjà plus que dans les archives et le nouveau était comme la matière : une immensité vide.

A ce moment, une escouade de robots-policiers fit irruption dans le bar. Son chef s'adressa aux deux seuls clients du lieu d'une voix cassante et revancharde qui trahissait un mélange de méchanceté et de mépris. La plupart des robots, désormais, ne montraient plus aucun égard envers les humains libres inférieurs. Seuls les robots-serviteurs de tous poils conservaient encore, avec eux, les dehors de la civilité. Solidarité de confrères ?

A l'aboïement : « Permis de travail ? Autorisation de vagabonder ? », les deux humains ne répondirent pas : Victor sortit son permis de travail et Gaspard exhiba une autorisation de vagabonder. Cette dernière était délivrée, sur simple demande, à tout être humain non convaincu d'un délit quelconque. C'était un des derniers vestiges des anciennes libertés. Il menaçait de disparaître à son tour par la volonté des représentants de la chambre haute, celle des élus au suffrage censitaire. Une fois de plus, la chambre basse, le « tiers état » pourrait-on dire, devrait capituler. De tous temps, les puissants avaient su organiser des contre-pouvoirs inoffensifs.

Le robot-flic posa distraitement son regard électronique sur la carte de Victor mais toisa longuement Gaspard qui l'ignora superbement, imperméable à la provocation.

Quand les androïdes partirent, les deux hommes exprimèrent leur sentiment d'un simple clin d'œil complice. Une habitude d'hommes libres. Ces salauds de robs étaient munis de capteurs sonores des plus sensibles et d'une bande enregistreuse prête à graver sur microsillon toute insulte imprudemment lâchée.

On était arrivé au bout d'une logique. L'être humain avait atteint son rêve. Ni la faim, ni le travail, ni la souffrance n'existaient plus. Enfin, pour ceux qui pouvaient en profiter : la poignée de multi-millionnaires qui, sur la planète, avaient atteint une fortune à ce point inexpugnable qu'elle les mettait à l'abri, pour toujours, des appétits des autres Crésus. Quelques dizaines de milliers, à peine.

Tout leur appartenait. Les robots qui produisaient l'ensemble des richesses étaient leur possession exclusive. Ces culs cousus d'or échangeaient entre eux seuls la colossale fortune du monde, ne tolérant auprès d'eux qu'une poignée de serviteurs humains, conservés pour des motifs divers de protocole, de goût ou d'esthétique : personnel de maison, prostitués des deux sexes, artistes

et autres amuseurs de toutes sortes... Victor, lui-même, était chauffeur de maître pour un de ces magnats. Quelques vagabonds restaient en sursis. Les autres, l'écrasante majorité, croupissaient dans des geôles. Ils n'avaient eu, pour survivre, d'autre alternative que le vol et une cavale brève avant de rejoindre une de ces prisons d'où l'on ne s'évadait pas et dont on n'était jamais libéré. *Les cages ne s'ouvrent jamais.*

Le robot-barman s'approcha des deux hommes en déclenchant discrètement sa bobine à amabilités : « Ça sera quoi pour ces messieurs ? Fait chaud, hein ! pour la saison. Un vrai temps de sonde vénusienne ».

Entre eux, le silence ne dura pas. La commande passée, Victor entama la conversation. Il avait une proposition précise à faire à Gaspard. C'était pour la lui exposer qu'il lui avait demandé de venir. Il entra d'emblée dans le vif, à sa façon brutale de lutteur cosaque qui plaisait tant aux dames fortunées et que, pour cette raison, il cultivait.

Sous la moustache recourbée, à la mode d'un autre âge, les lèvres encore écumantes de breuvage s'activèrent :

- Si je t'ai demandé de venir, ce n'est pas pour babiller ou pour prendre des nouvelles de la charmante Daphné.

Victor faisait tout son possible pour qu'on ne puisse jamais s'attendre, de sa part, à un quelconque geste gratuit. Des blagues ! Ce monde pourri déteignait, même sur les meilleurs, mais Gaspard n'était pas de ceux qui confondent l'homme et son reflet dans le miroir. Malgré la chaleur, il fit un effort soutenu pour fixer son attention sur les propos de Victor qui lui dit :

- J'ai quelque chose de pas banal à te proposer. Un truc qui pourrait t'éviter la tôle et même qui t'en préserverait pour toujours. Dans ta situation, c'est plutôt inespéré. Je t'intéresse ? Je poursuis ?

- Poursuis toujours.

- As-tu déjà entendu parler de Pénélope Hawkins ?

- Tout le monde connaît la reine des médias. Elle contrôle la presque totalité de l'information produite sur la planète, quelle que soit sa forme. A part ça, j'ai pu constater quelle s'habille de manière particulièrement excentrique et voyante : une veille toquée à ce qu'il me semble.

- Je dirais plutôt qu'elle se déguise. Elle apparaît systématiquement travestie en pièce de jeu d'Echecs, en Dame noire de préférence. Mais pour ce qui est d'être toquée, en effet, il ne lui manque rien. Elle voue un véritable culte aux jeux, en général, et aux Echecs, en particulier. En dehors de cela, rien ne semble l'intéresser vraiment.

Victor marqua un bref temps d'arrêt. Le chauffeur de maître, soucieux de ménager ses effets avec un garçon dont il connaissait l'habituelle impatience, sortit de sa poche de veste ce qui semblait être un dépliant touristique interactif. Il appuya du doigt sur une des nombreuses photos que contenait le document. D'un microphone miniature jaillit une voix langoureuse qui débita son laïus : « vous arrivez devant le tableau représentant Caïssa, la Déesse des Echecs. Admirez sa beauté inquiétante et le désir ardent que darde sa prunelle. Les appétits de Caïssa sont rien moins que frugaux : ce sont ses amoureux qu'elle dévore. Aventurez-vous dans son monde et elle vous mangera. Pourtant, elle seule détient les clés de son univers. Si vous voulez libérer son image : caressez-la. Mais à vos risques et périls ».

D'un air amusé, Victor chatouilla l'image de la Déesse sans provoquer le moindre changement. Goguenard, il dit à l'attention d'un Gaspard visiblement interdit :

- J'ai enfin découvert le genre de femme auquel je ne fais aucun effet !

La voix langoureuse du microphone lui répondit : « Caïssa se dévoilera à vous si vous venez la rejoindre. Elle vous aimera si vous savez la séduire. Pour un baiser d'amour, elle vous donnera les clés de son monde ».

Victor lâcha alors, feignant l'agacement :

- Toujours des promesses. Oui, mais moi je ne suis pas prêt à payer pour voir. En revanche, notre aventureux camarade, ici présent, pourrait bien être tenté. N'est-ce pas Gaspard ?

Autant énervé par le manège de son ami qu'il était intrigué, Gaspard répliqua :

- Espèce de cabot, arrête un peu ta mise en scène qui m'assomme et explique moi clairement de quoi il s'agit. Pour l'instant je n'y comprends rien.

La gorge de Victor déploya un rire tonitruant de guerrier Tatar. Gaspard l'aurait préféré moins sonore et plus naturel. Il déplorait, chez son complice, cet incessant cabotinage. Tout lui était prétexte pour étaler cette virilité brutale

d'hercule de foire. Gaspard en avait parfois la nausée. En particulier, lorsque Victor usait de cette animalité écœurante pour faire du plat à Daphné. Toujours riant, Victor martela comme une évidence :

- C'est ça que j'aime chez toi ! Droit au but et on fonce ! Pas de doute : Tu es l'homme qu'il me faut. Alors écoute bien, je vais tout t'expliquer.

Il lui raconta alors l'histoire de la demeure terrestre de Caïssa, Déesse des Echecs, et de son trésor caché. Les soixante-quatre cases de son monde étaient conçues comme un piège à insectes. Elles respiraient le mensonge. Perfides comme une toile soyeuse d'araignée prête à vous lier les pattes au premier pas de travers. Trompeuses comme les feuilles immobiles d'une plante carnivore, avide à vous broyer le squelette sous la pression irrésistible de ses mandibules végétales.

Les aventuriers enfiévrés par le brûlant appel de l'or, illuminés par la clarté aveuglante du trésor mythique de Caïssa, étaient prévenus dès le départ : c'est de leur liberté que se nourrissait la machine, c'est de leurs rêves déçus que vivait la déesse des Echecs. Le dépliant ne le cachait pas.

Pénélope Hawkins avait créé ce temple des Echecs par amour pour ce jeu, évidemment, mais elle poursuivait également un autre but : attirer les aventuriers dans ses filets. N'importe qui pouvait tenter sa chance. C'est ce que proclamait le dépliant interactif.

La demeure de Caïssa se trouvait au beau milieu d'un parc immense en forme de quadrilatère. Pénétrer en ce lieu n'était guère compliqué. Un cambrioleur sans talent particulier pouvait fort bien y parvenir. N'empêche, le simple fait d'entrer dans la propriété par effraction constituait une violation de domicile passible de la prison à perpétuité.

Victor expliqua à Gaspard qu'une fois à l'intérieur, un rideau d'acier indestructible se mettait automatiquement en place et venait obturer les murs d'enceinte. Hauts de plusieurs dizaines de mètres, ils étaient infranchissables. A partir de ce moment, le monte-en-l'air disposait de vingt minutes, montre en main, pour dénicher le trésor. S'il y arrivait dans le temps imparti, le mécanisme de fermeture des murs extérieurs de la propriété se débloquent. Passé ce délai, une sirène hurlait à tous les diables et, dans la minute suivante, la porte d'entrée livrait passage à une armée de robots-policiers. Tout cela était rappelé dans le dépliant interactif.

Pour les risque-tout qui tentaient l'aventure, l'axiome était simple : trouver le trésor caché et jouir pour toujours d'une fortune immense ou terminer leurs jours dans un des gigantesques pénitenciers de la planète.

De nombreux désespérés franchissaient pourtant le pas. Bien que ni Victor ni le dépliant n'y fassent aucune allusion, Gaspard comprit de lui même que ces malheureux, dont il ferait peut-être partie bientôt, étaient attirés dans la demeure de Caïssa par des « sergents-recruteurs ». Le dépliant-interactif ne vous tombait pas dans les mains par hasard, les victimes potentielles étaient soigneusement sélectionnées parmi les vagabonds en sursis, prêts à saisir n'importe quelle chance de salut.

Gaspard regarda Victor avec intensité. Il découvrait son ami sous un jour insoupçonné. Le mot « Kapo », qu'il avait lu dans un ouvrage sur les horreurs du siècle passé, lui revint en mémoire.

Les yeux de Victor fixèrent la terre, emportés par le mouvement d'une nuque devenue soudain de plomb. Gaspard se demanda ce qu'il aurait fait lui-même à sa place, face au même choix, et, ne sachant que conclure, il se sentit saisi d'un brutal sentiment d'affection pour le chauffeur, son seul camarade, à la fois si fort, si grossier et si fragile. Il dit à Victor :

- Désolé, mais je me sens assez peu tenté par un séjour à l'ombre d'une durée illimitée. J'aime trop le soleil et les caresses de Daphné. Victor lui rétorqua :

- As-tu vraiment d'autres choix ? Tu es au bout du rouleau, mon ami. Pourtant, je ne te proposerais pas cette aventure sans être absolument sûr que tu t'en tireras sans dommage. Tu me fais confiance, j'espère ?

Gaspard répondit par une moue que Victor fit mine de prendre pour un acquiescement. Il se donna quelques secondes pour trouver le ton juste.

- Je crois que tu as une chance réelle de le dégoter, ce trésor. J'ai foi en ton intuition et, surtout, en la mienne. Je ne sais pas pourquoi, mais une petite voix intérieure me hurle que tu y arriveras. De toutes façons, si au bout de dix-sept minutes tu n'as toujours pas mis la main dessus, sort de la maison et dirige toi vers l'échiquier végétal qui se trouve en bordure du petit bois qui la jouxte. Je viendrai te pêcher avec un hélicoptère. Ça te va ?

- J'aimerais bien savoir comment tu comptes te procurer cet engin.

- Naturellement. A moins de trois kilomètres se trouve un hélicoptère gardé par deux robots seulement. Le reste, c'est mon affaire. Pour cette sécurité que je t'offre, je ne te demande que vingt pour cent du gros lot. Tu n'auras pas assez de ta vie entière pour dépenser le reste. En cas d'échec, tu en seras exactement au même point qu'aujourd'hui. C'est une chance gratuite. Une offre pareille, ça ne se refuse pas.

- Un dernier détail. Qu'est-ce qui me prouve qu'il y a bien un trésor caché à l'intérieur de cette baraque ?

- Une seule chose, mais elle est de taille : Pénélope Hawkins est une authentique joueuse. Si elle ne risquait rien dans l'affaire, il n'y aurait pas l'excitation d'une vraie partie. C'est pour cette raison là que tu peux être sûr que le trésor existe bel et bien. C'est une garantie absolue.

Au fond de lui, Gaspard ne demandait qu'à se laisser convaincre. L'espoir fait vivre. Cette chance qui lui tendait les bras était la dernière, il le savait. Il devait s'en saisir, l'étreindre à bras le corps. Surtout, cette demeure mystérieuse exerçait sur lui une attraction irrésistible. Ce n'était pas un piège ordinaire, qui se referme sur vous et vous emprisonne à jamais, mais une boîte à malice. Elle livrerait ses secrets à plus malicieux qu'elle. Il comptait bien percer les combinaisons hardies et surnoises de ce casse-tête chinois. Cette pensée curieuse lui vint : l'énigme était « caressante ». Il ne tenait qu'à lui d'éviter une caresse au gant de crin.

Pénélope Hawkins lui lançait un vrai défi. Très bien. La rombière excentrique, vautrée sur son tas d'or, en aurait pour son argent. Il lui damerait le pion. Quelque chose, au fond de lui, lui en donnait la certitude.

Dans le pire des cas, Victor viendrait le cueillir avec son hélicoptère. Sûrement qu'il comptait les aplatir à mains nues, les deux robots-gardiens, ce satané Victor ! On pouvait compter là-dessus. Sa brute épaisse de copain ne lui avait jamais fait faux bond jusque-là.

Gaspard passa trois jours entiers à étudier le dépliant interactif qui était en fait un plan détaillé de la demeure de Caïssa et un explicatif de tout ce qui la composait : dépendances, pièces, meubles et objets.

Gaspard connaissait maintenant le document, et donc la demeure, presque par cœur. Il lui semblait pourtant que le mystère du trésor s'épaississait davantage. Le sens de l'énigme lui échappait. Pourtant, il existait forcément un chemin qui devait le conduire jusqu'au trésor. La personnalité particulière de la propriétaire des lieux exigeait qu'il en fût ainsi.

Ce ne pouvait-être un simple mécanisme dissimulé, aussi subtil soit-il, qui révélerait sa cachette. Le procédé aurait été trop typique. La clé devait se rapporter à une idée plus générale, directement attachée au lieu. Et ce lieu, quel était-il, sinon le tabernacle d'une passion dévorante : la fièvre du jeu d'Echecs ? Un univers de symboles, un temple de la pensée que des figures abstraites matérialisent. Il médita longuement sur cette idée sans pouvoir en tirer grand chose.

Subitement, la conviction lui vint que la solution ne pouvait être trouvée qu'*in situ*, au cœur même de la demeure de Caïssa. Le dépliant était un leurre aussi peu utile, pour découvrir la clé de l'énigme et le trésor, que l'est une grammaire pour composer un sonnet. Le dépliant interactif lui ouvrait des dizaines de pistes alors que, nécessairement, la solution devait être d'une clarté cristalline : implacable et brutale dans sa logique. Ce n'était pas une machine compliquée qu'il fallait mettre à jour mais une vérité première. Laquelle ? Gaspard l'ignorait encore, bien sûr, mais il était convaincu désormais que la demeure lui révélerait son secret presque d'elle-même.

Oui, c'était sûrement cela. Il ne fallait même pas chercher, il ne fallait même pas penser. Caïssa lui tendait les bras, sirène tentatrice et perverse. Et, derrière le corps voluptueux de la Déesse, il voyait se dessiner la masse un peu molle de Pénélope Hawkins, dont il ressentait, physiquement désormais, l'avidité et la haine. Cette sensation lui brûlait la peau. Dans son déguisement de pièce d'échecs, elle progressait sur une toile bicolore qui formait la matière d'un gigantesque échiquier. La milliardaire était une veuve noire fondant vers des proies prises au piège.

Il s'était assoupi mais le rêve était révélateur : tout le ramenait à cette femme et aux Echecs. Sa passion dévorante pour le jeu devait être la clé du mystère. Il s'avisait soudain que des Echecs, il ne connaissait rien, pas même les règles. Un élément essentiel risquait donc de lui faire défaut.

La belle Daphné reposait près de lui. Il adressa un sourire attendri à sa maîtresse somnolente et se leva sans bruit. Dans le tiroir de la table de nuit de la jeune femme, il trouva un jeu d'échecs recouvert de poussière. C'était un très vieux modèle miniature, comme on en faisait encore à la fin du vingtième siècle. Un souvenir du père de Daphné, aujourd'hui emprisonné quelque part au Brésil, qui l'avait lui-même hérité de son grand-père.

En soulevant le plateau de jeu, Gaspard découvrit une notice à l'usage des débutants. Il en commença la lecture pour s'interrompre aussitôt. Bien sûr que non ! Il ne servait à rien de connaître la marche des pièces. Des connaissances



précises ne lui seraient d'aucun secours, cette conviction absolue s'imposa de nouveau à sa conscience.

Et il médita longuement sur le jeu et sur ses mystères. Il se fit réceptif à la passion des joueurs, il tenta d'imaginer ce qui pouvait les pousser à jouer ainsi, pendant des jours entiers, et faire tanguer sans fin des pièces de bois sur une mer de carton. Le jeu était imperméable à l'emprise du temps. Il distrait de l'ennui et de la mort, tel devait être son secret. C'est avec cette conviction chevillée au corps pour tout bagage qu'il se présenta le lendemain devant la propriété de Pénélope Hawkins.

Il était vêtu d'une magnifique panoplie de Fou blanc que lui avait remis Victor. Encore une lubie de la milliardaire excentrique. Sachant que ses moindres faits et gestes seraient suivis par des caméras, Gaspard avait jugé prudent de prolonger son bonnet de Fou d'un masque de toile qui recouvrait entièrement son visage.

La porte d'entrée ne lui résista pas longtemps. Peu de vagabonds pouvaient se vanter de posséder ses talents de crocheteur de serrures qui l'autorisaient à se livrer de loin en loin à quelques rapines, ni vu ni connu.

Il pénétra en confiance dans la propriété sans s'attarder sur la magnificence du parc dont les sculptures, minérales ou végétales, les fontaines ornementales et les bibelots étaient tous en rapport, plus ou moins proche, avec la passion exclusive de la multi-milliardaire pour les jeux de stratégie.

Il s'approcha de la demeure de Caïssa au pas de course. La porte d'entrée n'était pas fermée. En l'ouvrant, Gaspard déboucha sur une étroite bande de couloir, parallèle à la façade, où l'attendait son guide, un automate parlant à forme humaine représentant Philidor, le plus grand joueur d'échecs du XVIIIème siècle et accessoirement un des pères de l'opéra comique. Le dépliant l'avait renseigné sur tout cela dans les détails.

Le costume de l'androïde était d'une beauté incomparable. Sa tunique d'argent était parsemée de pièces d'Echecs brodées au fil d'or. Un rubis hypertrophié, en forme d'échiquier, trônait au milieu de son élégante lavallière. L'ensemble du vêtement s'harmonisait impeccablement avec un décorum, riche à en perdre la vue, dont chaque élément rappelait le jeu d'Echecs.

Face à Gaspard, quatre pièces alignées se présentaient, dont une seule, la troisième, comportait une ouverture par laquelle il était possible de pénétrer. Il la franchit, précédé par son guide. L'intérieur était divisé en quatre sections, délimitées par des paravents. D'un ton affable, le double de Philidor lui livra des

explications détaillés sur ce que révélait chacune d'entre elles mais Gaspard n'avait que faire de ces redites. Il détenait déjà ces informations grâce à la lecture du dépliant et désirait bénéficier d'un silence absolu pour se concentrer. Il le dit sans ambages. L'automate en demeura interdit et son front se plissa d'une légère nuance de reproche.

Cette première pièce n'avait guère d'intérêt, en dehors de son faste, auquel faisait exception la première section qu'il avait visitée. Celle-ci, seulement décorée par un simple échiquier mural, était sans luxe particulier. Gaspard consulta sa montre. Il avait dépensé plus de deux minutes dans la visite de cette première pièce. A ce train là, il n'aurait pas le temps de les fouiller toutes. Surtout, il était pressé de parvenir jusqu'au tableau de Caïssa, accroché au mur d'une des pièces de l'étage supérieur. Une caresse bien appliquée à l'image de la Déesse lui ouvrirait peut-être son cœur et dévoilerait le trésor.

Gaspard explora les pièces suivantes à marche forcée, suivi par l'automate en sur-régime, une main retenant son chapeau, l'autre crispée sur le pommeau de sa canne. Arrivé à la sixième pièce, le cyber grand maître d'échecs perdit un talon et s'affala dans un fracas de pièces détachées. Un instant en suspension dans l'air, son riche manteau se posa en douceur, tel un tapis volant, sur sa dépouille métallique. Bon débarras ! pensa Gaspard.

Dans la huitième pièce qui terminait la visite du rez-de-chaussée, il trouva un escalier qui conduisait à l'étage. Ce niveau ne différait en rien, par l'aménagement des pièces, par la nature des objets exposés ou par leur richesse, de ce qu'il avait pu voir en bas. Partout, ce n'étaient que manuscrits aux magnifiques enluminures, automates merveilleux, échiquiers d'or ou de pierres précieuses et plafonds peints dans tous les styles, tous à la gloire exclusive du jeu d'Echecs.

Dix minutes s'étaient écoulées depuis qu'il avait pénétré dans la propriété de Pénélope Hawkins, lorsqu'il entra dans la dernière pièce du haut où était exposé le tableau représentant Caïssa. Il fut un peu surpris par la modeste dimension de l'œuvre. Lorsqu'il frôla la joue de la Déesse des Echecs, son hologramme sortit de l'œuvre anonyme et se pendit à son cou. La Déesse lui murmura :

- Tu ne le sais sans doute pas, mais j'ai une certaine préférence pour les fous par rapport aux cavaliers. Elle ajouta, avec un petit rire coquin : surtout quand ils vont par paire !

Quand la Déesse des Echecs le couvrit de baisers numériques, Gaspard sentit confusément qu'il était en train de perdre son temps. Exaspéré, il décida

de jouer le tout pour le tout et il lui demanda carrément de lui livrer la clé de son trésor « contre un baiser d'amour ».

Peu surpris, l'hologramme lui répondit :

- Je vois, je vois. Tu es un de ces petits voleurs venus pour me dérober mes trésors. Eh bien, embrasse-moi mon joli Fou, emmène-moi sur ta vaillante diagonale. Ensuite, nous verrons ce que je peux faire pour toi.

Gaspard jeta un coup d'œil à sa montre. Caïssa venait de lui faire perdre trois précieuses minutes et il ne lui en restait plus que quatre. Fixant la caméra qui l'observait, il eu l'impression de l'entendre rire aux éclats. Il abandonna l'hologramme dépité et partit ventre à terre en direction de l'étage inférieur. Il avait dans l'idée de consacrer ces quatre dernières minutes à approfondir un détail qui le turlupinait.

Déboulant dans la pièce où la réplique de Philidor avait rendu ses circuits, il faillit buter sur les restes de l'automate. Près du tas de ferraille, il découvrit la présence insolite d'un tournevis. Une telle étrangeté ne pouvait être incidente. Il enfourna l'outil dans sa poche. Rejoindre la première pièce qu'il avait visitée ne lui prit qu'une poignée de secondes supplémentaires.

Arrivé là, il regarda intensément l'échiquier mural, de facture modeste, qu'il avait dédaigné tout d'abord. L'inscription sur le mur, placée juste au dessus de l'objet, invitait à la résolution d'un problème : « Blanc joue et gagne. Trouvez le coup qui conduit à la victoire ». C'était manifestement un problème d'Echecs. Si sa solution était la clé qui conduisait au trésor, il n'y parviendrait jamais.

Pourtant, un détail entr'aperçu s'était imprégné en lui. Il fit un effort soutenu pour que cette impression devienne conscience. La demeure de Caïssa était composée de seize pièces. Chacune de ces pièces se divisaient en quatre parties, séparées par un paravent. C'était évident : l'ensemble figurait parfaitement les soixante-quatre cases d'un échiquier. Sur un repère orthonormé, la case dans laquelle il se trouvait présentement était la case « E1 ».

Sur l'échiquier mural, cette case était occupée par un Fou blanc. Coïncidence ? Il ne lui restait que deux minutes pour trouver. Les pièces de l'échiquier mural étaient fixées et on ne pouvait les déplacer qu'en les faisant coulisser sur un rail d'une case à l'autre. C'est ainsi qu'on pouvait jouer « le coup qui conduit à la victoire. »

Mais une idée trottait depuis quelque temps dans la tête de Gaspard : la clé du problème pouvait bien être autre chose qu'un simple coup d'Echecs. Evidemment, sa méconnaissance du jeu ne lui laissait pas d'autre choix que de se convaincre de la justesse d'une telle pensée et d'en vérifier l'exactitude.

Il était ce Fou blanc sur l'échiquier mural. Il était un rat de laboratoire pris au piège, arpentant un labyrinthe infernal. Un sujet d'expérience. Une idée générale, c'était cela qu'il cherchait depuis plusieurs jours et qu'il venait de trouver. Il sourit à la caméra fixée au mur tout en palpant le fond de sa poche. Devant l'œil artificiel, il exhiba le tournevis comme un magicien montre sa baguette et son haut-de-forme au public avant de réaliser son tour.

Avec aisance, il dévissa le Fou de son support. Il s'attendait à trouver, caché derrière la pièce d'Echecs, une énorme pierre précieuse, une émeraude ou un diamant gigantesques. Rien, il n'y avait rien. Cette constatation lui arracha un cri de rage et de désespoir. Dix-neuf minutes.

Soudain, le sol se déroba en douceur sous ses pieds. Il n'eut pas le temps de revenir de sa surprise qu'il était déjà dans le sous-sol de la demeure de Caïssa. Un récepteur vidéo lui faisait face. Sur l'image, en premier plan, apparaissait Pénélope Hawkins, vêtue de son costume favori de Dame noire. Après l'avoir toisé un instant, elle s'adressa à lui sur un ton enthousiaste :

- Le Fou sort du jeu et gagne la partie ! Vous l'avez compris, l'énoncé du problème était ambigu car il n'y a pas de solution qui respecte les règles établies du jeu d'échecs. C'est pour cela que les joueurs obtus, mêmes les plus savants, s'y cassent tous les dents. Pour gagner la partie, il faut savoir en dépasser les frontières. Certes, le jeu d'échecs est insensible à l'usure du temps mais il est limité par l'espace propre de l'échiquier. Pour saisir à pleine main le lien invisible qui unit la pensée et l'action, pour éprouver vraiment la jouissance du jeu, il faut sortir de son cadre ; s'affronter à la souffrance en avançant en terre rase, lâcher les repères. C'est à ce prix seulement qu'on peut ressentir la brûlure orgasmique de la passion. Ce fut une partie merveilleuse que nous avons jouée tous les deux. Je l'ai perdue mais je n'en éprouve aucune amertume. La victoire m'était devenue monotone depuis bien longtemps. Ma vie n'aurait pas été complète sans cette défaite magnifique. La grande joie que vous venez de m'accorder sera sûrement la dernière que je connaîtrai ici-bas. Maintenant, faites-moi l'honneur d'accepter ma fortune en gage de reconnaissance et d'admiration. L'acceptez-vous ?

Gaspard répondit :

- Je l'accepte.

La milliardaire lui demanda alors :

- Enlevez donc votre masque, je vous prie, que je contemple le visage de l'être remarquable qui a percé mon secret.

Gaspard retira le bonnet de fou qui cachait ses traits. Il se sentit soudain tout nu et, sans savoir au juste pourquoi, une peur irraisonnée lui monta des entrailles et envahit sa poitrine. Pénélope Hawkins ne sembla pas remarquer son angoisse. Elle poursuivit :

- Un homme ! Quel dommage. Je vous aurais préféré femme. Enfin, le sexe n'a pas grande importance. Seul compte l'esprit qui triomphe de la matière. Voyez-vous, l'argent ne m'intéresse pas. Je ne lui trouve de l'attrait que parce qu'il est important pour les autres. Enfin, nous aurons tout le temps d'échanger nos points de vue sur le sujet. Mais remettez donc votre masque, je vous prie. Je connais vos traits, désormais, et votre costume est vilainement dépareillé sans ce bonnet qui le complète à merveille.

Docilement, Gaspard enfila le masque de fou. Il sentit immédiatement une sueur couvrir son front tandis qu'une goutte acide lui chatouillait la colonne en dégoulinant jusqu'au coccyx.

Pénélope Hawkins déroula un parchemin devant la caméra de telle manière que Gaspard put lire distinctement les stipulations qui y étaient inscrites. Elle reprit la parole.

- Parfait, mon cher ! Regardez bien ce document. Vous pouvez constater qu'à compter de ce jour tous mes biens vous appartiennent. Il ne manque que votre signature. Et maintenant, vous allez venir me rejoindre chez moi. Ce n'est pas très loin. Quelqu'un vous attend à l'extérieur qui va vous y conduire. Je suis impatiente de vous rencontrer. A tout à l'heure.

L'image s'éteignit. L'ascenseur, remis en marche, le ramena au niveau supérieur. Il détala aussi sec et traversa le parc sans lever le nez vers les nuages. Il n'était pas tranquille. Le dénouement avait été trop brutal pour lui paraître autrement qu'irréel. A sa sortie, une surprise l'attendait. L'auto-hydravion, garée à l'entrée de la propriété, avait pour passagers Victor et Daphné. La joie le submergea tout d'abord mais il eut, l'instant suivant, le sentiment étrange que quelque chose n'était pas à sa place. Le chauffeur lui lança :

- Alors, tu as réussi, hein ! Tu es incroyable mon bonhomme ! Et oui, c'est moi le chauffeur de Pénélope Hawkins, en plus d'être son recruteur d'aventuriers depuis près de dix ans. Mais, c'est sans importance maintenant, puisque tu as gagné et que nous allons tous être très riches grâce à toi. Je n'ai pas eu le cœur de garder le secret pour moi et j'ai tout dit à Daphné qui a absolument tenu à venir. Bon, assez de bavardages. Ce trésor, tu nous le montres ?

Gaspard avait maintenant très mal à la tête. Il ôta à nouveau son bonnet de fou et répondit comme un automate.

- Le trésor, c'est un simple bout de papier. Une donation entre vifs que Pénélope Hawkins va me faire. C'est pour cela que tu dois me conduire jusqu'à elle.

- Je vois. Elle connaît ton identité ?

- Non. Elle ne me l'a pas demandée.

Victor réfléchit un instant puis il dit :

- Dans ce cas, mon cher Gaspard, je crois que tout peut encore s'arranger.

Le chauffeur de maître sortit un pistolet à balles réelles. Gaspard comprit en un éclair. Victor lui souriait, d'un sourire triste, tandis qu'il le visait au front. La belle Daphné le regardait avec indifférence. Naturellement, Victor et Daphné étaient amants. Depuis combien de temps ? Il n'aurait jamais la réponse. C'est cette ultime pensée qu'il emporta avec lui dans l'autre monde.

Victor n'eut besoin que de quelques secondes pour jeter son corps dans le coffre arrière du véhicule. Il ne fallut guère plus de temps à Daphné pour revêtir, sur son ordre, le costume de fou de Gaspard. Le masque de toile, surmonté du bonnet à clochettes, lui recouvrait entièrement le visage. Sa taille et sa corpulence étaient presque identiques à celles de son ancien amoureux et sa voix avait une sonorité un peu rauque et masculine. La substitution était parfaite, Victor et elle s'en félicitèrent. Il mit en marche et actionna le vidéophone. Sa patronne, revêtue pour l'occasion d'un superbe costume d'évêque\*, en hommage à son vainqueur, apparut immédiatement à l'écran. Elle était immobile et semblait observer attentivement l'intérieur du véhicule.

\* Le « Fou » du jeu d'Échecs est « Evêque » en Angleterre, « Coureur » en Allemagne (*nda*).

La gorge des deux amants se noua lorsque la milliardaire voulut voir le visage de Daphné mais ils furent aussitôt rassérénés par son attitude placide quand elle le découvrit. Elle déclara :

- Finalement, il m'est plutôt agréable d'être battue par une délicieuse jeune femme. Comme tu le sais, Victor, je n'aime pas beaucoup les hommes. Ils sont lâches, traîtres ou serviles, parfois les trois à la fois. Mademoiselle, vous alliez le charme à l'intelligence et je vous en félicite. Bravo à toi aussi, Victor, et à tout de suite.

Cette dernière phrase parut tout de même un peu suspecte à Victor mais il n'en toucha mot à sa complice. Il était encore en train d'y réfléchir lorsque, au sortir d'un virage, un filet tendu sur la route les stoppa net. Quand ils reprirent leurs esprits, se fut pour s'apercevoir qu'une cohorte de robots-policiers, armés jusqu'aux maxillaires, était en train de les braquer.

Dans sa salle de jeux aux dimensions cyclopéennes, Pénélope Hawkins faisait carrément grise mine. Le secret de Caïssa venait d'être éventé juste avant le seuil fatidique des dix ans. Son éternel adversaire, Icare Makropoulos, n'en finissait plus de la narguer. Encore quelques semaines d'inviolabilité et elle aurait gagné son pari. Misère. Mais, tout à coup, le souvenir d'un autre défi lui revint en mémoire et son faciès ridé de vieille dame cruelle s'éclaira soudain d'une lueur espiègle. Elle décocha au jugé la flèche qu'elle venait d'aiguiser :

- Ne triomphe donc pas si vite, vieux sac. Toi, tu étais persuadé que mon chauffeur m'était aussi fidèle qu'un chien. Je ne l'ai gardé à mon service que pour te prouver le contraire. Aussi, si je compte bien, nous sommes à égalité. En conviens-tu ?

L'acolyte masculin de la milliardaire ne put qu'acquiescer. Pénélope Hawkins lui adressa alors le petit salut de reconnaissance que méritait bien cette attitude chevaleresque.

Aussitôt reprise par l'envie d'en découdre, elle lui lança cette invitation guerrière :

- Bien ! Puisque nous en sommes à un partout, réfléchissons un peu à la manière de nous départager. Aurais-tu idée d'un nouveau jeu pour la belle, vieux sac ?